

La psychologie à l'épreuve de l'histoire

Michel Cornaton, Francis Maqueda,
et René Kaës

APERÇU

Jacques Cosnier,
Psyché aux identités multiples

INTERVIEW

Roland Gori,
La science au risque de la psychanalyse
Essai sur la propagande scientifique

Et vos rubriques

Infos Pratiques, Agenda

Horaires d'ouverture des bibliothèques

Bibliothèque Universitaire de Bron :

Tél : 04.78.77.24.87.

- Du lundi au jeudi de 8 h à 20 h.
- Le vendredi de 8 h à 18 h.
- Le samedi de 9 h à 13 h.
- Consulter les horaires spécifiques à chaque service.

Bibliothèque Municipale de la Part-Dieu :

30 bd Vivier Merle,
69341 Lyon Cedex 03
tél. : 04.78.62.18.00.

- Du mardi au vendredi de 10 h à 19 h.
- Le samedi de 10 h à 18 h.

Internet

- Site de l'université Lumière Lyon 2 : <http://www.univ-lyon2.fr>
- Un important fond documentaire est disponible sur le site : <http://scdinf.univ-lyon2.fr>
- Serveur de la bibliothèque de France : gallica.bnf.fr

SCUIO

Service Commun Universitaire d'Information et d'Orientation

Ce service, composé d'ingénieurs d'études et de conseillers d'orientation psychologues, vous aide tout au long de vos études dans votre démarche d'orientation et d'insertion professionnelle.

Vous souhaitez clarifier vos attentes relatives à la formation, préciser vos projets professionnels, vous cherchez des informations sur les fonctions, les métiers et les études qui y conduisent, le S.C.U.I.O. propose :

des permanences-conseil
destinées aux étudiants sur les deux sites

*Campus de Bron-St Priest,
5 av. P. mendès France,
69500 BRON :*

du lundi au jeudi de 13 h à 16 h 30.

*Campus de Lyon,
86 rue Pasteur,
69007 LYON :*

lundi, mardi et jeudi
de 9 h 30 à 11 h 30 et de 13 h à 16 h 30
Mercredi de 13 h à 16 h 30

des permanences téléphoniques
Tous les matins et le vendredi après-midi

BRON : 04.78.77.23.42.
LYON : 04.78.69.70.06.

Roseline Martinier assure la correspondance pour le S.C.U.I.O. avec l'Institut de Psychologie (coordonnées ci-dessus).

Médecine Préventive

Prestations gratuites sur rendez-vous :

Campus de Bron : certificats médicaux, diététique, dépistage dentaire, infos santé, médico-psychologie, relaxation, service social, soins infirmiers, vaccinations, visite médicale.

Campus du Quai : permanence du service social les lundis de 13 h 30 à 17 h, Bureau des sports.

Campus de la Doua : gynécologie, M.S.T. - S.I.D.A. (dépistage anonyme).

Horaires d'ouverture :

Lundi : de 8 h 30 à 12 h
Mardi à jeudi : de 8 h 30 à 12 h et de 12 h 30 à 17 h
Vendredi : de 8 h 30 à 11 h

Médecine Préventive, Bâtiment L (entrée 3 L),
5 av. P. Mendès France, 69676 BRON Cedex
Tél. : 04.78.77.43.10. - Fax 04.78.77.43.20.
Minitel 3615 LYON 2.

Contacts Santé et prévention

Urgences :

Samu : 15
Centre anti-poison : 04 72 11 69 11
Hôpital Edouard-Herriot : 04 72 11 69 53
Centre hospitalier Lyon-Sud, service d'urgence :
04 78 86 16 36
Urgences dentaires : 04 72 10 01 01

Info-service :

Sida : 0 8000 84 08 00
Drogues : 0 800 23 13 13

Info-service :

CAP Écoute : 0 800 33 34 35 (N° vert)
La porte ouverte : 04 78 92 97 80
Recherche et rencontre : 04 78 28 77 93
SOS Suicide Phénix : 04 78 52 55 26
SOS amitié : 04 78 29 88 88 ou 04 78 85 33 33

Infos Pratiques 2**La psychologie à l'épreuve de l'histoire**Loi du silence et silence de la loi
Michel Cornaton 4Positions du clinicien face aux
traumatismes intentionnels extrêmes
Francis Maqueda 7Violence d'État, impunité et travail
de la mémoire
René Kaës 9*Survivances.*
De la destructivité à la créativité
Joyce Aïn 10**Aperçu**Psyché aux identités multiples
Jacques Cosnier 11**Publications***La science au risque de la psychanalyse*
Essai sur la propagande scientifique
Interview de Roland Gori 14**Agenda** 15**Au fil de Canal Psy** 16

Édito

L'an passé, à la même époque, je faisais remarquer que 1999, en son chiffre, suggérait un triple renouveau. J'espère qu'il en a été ainsi pour chacun d'entre vous et, qu'en tout cas, vous avez mené à bien projets et recherches divers. Dans l'immédiat, les vacances sont là et aussi les festivités qui vont accompagner la fin d'un siècle.

J'ai voulu marquer l'événement par un retour sur le passif qui pèse sur la mémoire collective et qui exige un travail de penser. Que peut dire la psychologie, dans ses diverses approches, de ces blessures de mémoire et de l'amnésie qui cherche à les panser en effaçant les traces ? La répétition rapprochée de situations extrêmes évoque une logique du trauma, une mise en défaillance des capacités de contenir ce qui serait de l'ordre de l'insoutenable. Mais alors qu'est-ce qui se trouve mis en défaillance de contenance ? Dans quelle mesure l'inscription du crime dans la loi et la nomination de la nature du crime par la loi sont nécessaires au travail d'élaboration ? Quel est alors le sens de ces nouvelles pratiques institutionnalisées de l'aveu de la faute et du pardon ? Ces questions sont explorées dans le dossier où la psychologie se met à l'épreuve des épreuves de l'histoire.

La dimension de rétrospective se retrouve dans « Aperçu » où l'histoire de la psychologie est interrogée à partir de la problématique de l'exil et du retour de Psyché, retour incertain quant à son devenir.

À toutes et à tous mes meilleurs vœux pour l'an 2000.

Monique Charles

DOSSIER

La psychologie à l'épreuve de l'histoire

Loi du silence et silence de la loi

Un monstrueux voile de silence

Primo Levi, *Le Système périodique*

Le 10 juin 1999, l'Assemblée nationale a voté un texte qui « enterre » le terme officiel d'« opération de maintien de l'ordre en Afrique du Nord » pour lui substituer celui de « guerre d'Algérie »... 45 ans après le début des hostilités et 37 après leur fin. Pourquoi tout ce temps ? Et 1967, comme je demandais à Germaine Tillon de préfacier mon ouvrage-thèse sur les camps de la guerre d'Algérie, elle acceptait avec ce commentaire : « On ne reparlera pas de la guerre d'Algérie avant 20 ou 30 ans. Voyez, on commence seulement à s'intéresser aux camps de concentrations nazis... c'est une loi de l'histoire : le silence se fait le temps d'une génération »¹. La génération des meurtriers.

La référence aux camps nazis m'apparaît pertinente si l'on prend soin d'ajouter que les camps de concentration et les camps de regroupement ressortissent de « lois », mais disons plutôt de logiques, différentes de l'histoire, même si elles finiront par se rejoindre. Il importe d'éclaircir ce point pour tenter d'accéder aux sources de l'oubli, aussi bien au cœur des individus que des sociétés. En effet, j'ai pu faire la démonstration en son temps que les camps de regroupement parcouraient toute l'histoire du monde occidental depuis 2000 ans, c'est-à-dire depuis l'Empire romain. Malgré d'inévitables points communs, ce qui s'est passé en Allemagne, entre 1933 et 1945, n'est comparable à rien d'autre, en ce sens que les camps de concentration nazis ont d'abord deux racines principales, aussi grosses l'une que l'autre : 2000 ans et plus d'antisémitisme d'une part, 500 ans d'impitoyable développement commercial et industriel d'autre part. À ce propos, je suis même allé jusqu'à écrire — je persiste et signe — que, sans la division profondément inhumaine du travail, qui signifie aussi la division et plus, la dilution, des responsabilités, la Shoah n'aurait pas été possible. Ainsi qu'il apparaît dans l'expérience de Milgram, la division des tâches conduit à l'irresponsabilité et, au bout du compte, à la soumission aux ordres, quels qu'ils soient. La solution finale ne peut se comprendre que dans un certain type de société industrielle, et pas seulement, ainsi qu'on vient de le voir, parce que la barbarie, à échelle

industrielle, a utilisé les cheminées d'usine comme arme de l'extermination.

Aussi lorsque le bon Professeur Otto Klineberg écrit, dans un ultime chapitre, « Psychologie et relations internationales »², que si, avant de leur confier le pouvoir, on avait fait subir des tests psychologiques à Hitler et autres « dignitaires » nazis, ceux-ci auraient échoué et le cours de l'histoire aurait été changé, il nous joue, à nous psychologues, un air de pipeau agréable à entendre. Malheureusement pour lui, entre les reconstructions a posteriori et les réalités psychiques, il existe une différence qui n'est pas mince : celle des faits eux-mêmes ; la gommer revient à faire du psychologisme, au mieux de la philosophie de l'histoire, et non plus de l'histoire. C'est là un débat d'une grande actualité en Allemagne depuis la parution, en 1997, du livre de l'Américain D.J. Goldhagen, *Les Bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, traduit au Seuil. L'auteur y suppose que s'il n'y avait pas eu six millions de chômeurs en 1933, si Hitler et les nazis n'avaient pas accédé au pouvoir, etc., l'Holocauste n'aurait pas eu lieu. Oui, mais il *a eu lieu* et les bourreaux l'ont commis.

Quand les faits d'histoire atteignent un tel degré dans l'horreur ils ne peuvent pas même être nommés, ainsi le silence s'impose-t-il aux agneaux autant qu'aux bourreaux, dans l'espoir que l'absence d'évocation facilitera l'oubli. Il en va toujours ainsi lorsque la violence fondatrice sort de son lit (de justice), domestique et politique, et passe la fragile frontière entre humanité et inhumanité. Car il importe de le souligner en passant, même si ce n'est pas l'objet de cet article, les mécanismes de l'oubli mis en jeu lors des événements historiques sont, *du seul point de vue psychologique*, les mêmes que ceux utilisés dans notre vie personnelle, pour nos histoires d'alcôve et de famille par exemple. En ce qui concerne les camps de concentration nazis, se souvenir, non seulement pour les Allemands mais pour l'ensemble des Occidentaux, toutes générations confondues, c'est affronter les siècles d'histoire qui ont fait de nous ce que nous sommes. Dans une moindre mesure que pour les rescapés des camps de la mort, certes, c'est aussi pour tous la honte cachée d'avoir survécu à l'Holocauste, l'horreur des horreurs, qui a clôturé les cinq cents années des Temps modernes, plus définitivement que la Révolution. Enfin, pour ceux, encore nombreux, qui

1. *Les Camps de regroupement de la guerre d'Algérie*, éditions ouvrières, 1967, ouvrage publié en collaboration avec le CNRS, réédité chez

l'Harmattan, 1998, 304 p.

2. *Psychologie sociale*, tome 2, pp. 618-632

3. *Sur la question dogmatique en Occident*, Fayard, 1999, p. 340.

y croyaient encore, l'histoire ne peut plus avoir de sens, les voici donc déboussolés.

Le grand mérite de Pierre Legendre, dans son dernier ouvrage, sur la question dogmatique, est de restituer à l'histoire en général, à la Shoah en particulier, ses dimensions institutionnelles. En effet, ce qu'il nous importe de comprendre ce n'est pas tant la facture paranoïaque du discours d'Hitler que les mécanismes qui font que son délire devienne *doxa*, « jusqu'à produire délégation du meurtre à l'échelle d'une Nation ». Sans recours à la fiction étatique, selon laquelle le Führer délire au nom de tous les Allemands, et, en même temps, aux images généalogiques instituées par l'État, il ne peut y avoir de véritable explication. Pierre Legendre reprend ici une de ses formulations selon laquelle les tortionnaires nazis, en battant les Juifs, battaient leurs parents. « Et c'est ce qui donne à la criminalité antisémite du système normatif hitlérien sa note structurale particulière, sa portée dans la culture : la Shoah demeure un passage à l'acte institutionnel, dirigé contre la figure de l'Ancêtre à l'échelle de la civilisation du droit civil, c'est-à-dire comme *geste d'État instituant le parricide*. C'est pourquoi notre démarche d'interprètes passe inévitablement par ce point : par la reconnaissance du fait qu'en s'attaquant aux Juifs, l'hitlérisme s'attaquait au principe de filiation »³. De fait, ce qui s'est passé dépasse largement l'Allemagne et les Allemands. Jusque là, nous pouvions nous référer à la fondation première, à l'acte fondateur. Mais comment évoquer un acte défondateur, contre la Raison, si ce n'est au risque de perdre la sienne propre ?

En ce qui concerne la guerre d'Algérie, du côté français mais aussi algérien, le silence s'explique particulièrement par une volonté d'oubli de la colonisation et de la décolonisation. Du côté français, à tous les échelons, on décèle la honte, celle d'avoir préféré la force et la violence à la loi et à l'autorité qui la fonde. Deux ans après l'indépendance de l'Algérie, un officier français, toujours en poste à Blida, me reprochait vivement de m'intéresser aux camps de regroupement, « des faits peu à l'honneur de la France », disait-il, d'autres auraient ajouté « peu à l'honneur de la civilisation occidentale et chrétienne ». Devant de pareilles remises en question beaucoup préférèrent se taire et cherchent à oublier, d'autant que la France a instauré l'amnésie d'État, en déclarant éteinte l'action de la justice, à peine allumée. Le décret du 22 mars 1962 amnistie « les infractions commises au titre de l'insurrection algérienne et commises dans le cadre des opérations du maintien de l'ordre dirigées contre l'insurrection algérienne ». Le comble de l'ignominie est atteint avec l'adoption de la loi du 3 décembre 1982, rétablissant dans leurs dignités et leurs carrières « les anciens fonctionnaires, militaires et magistrats qui avaient été radiés des cadres à la suite de condamnations ou de sanctions liées à leurs activités subversives », en légalisant l'illégal, en faisant disparaître crime et criminel. Aucun tribunal international ne s'est élevé contre ce négationnisme d'État. Parallèlement, pour mieux effacer ses crimes, la France cautionnait un régime algérien illégitime, qui a assassiné systématiquement chacun de ses fils, homme politique, écrivain, intellectuel, syndicaliste, médecin, etc., susceptibles de devenir père fondateur.

Pour l'Algérien, et l'Africain en général, au souvenir de l'exploitation coloniale se mélange le sentiment honteux d'une sorte de « servitude volontaire ». Il faut tourner la page et substituer à l'image de l'homme servile et exploité celle de l'homme nouveau. Ce n'est pas seulement le territoire mais le psychisme qui avait été colonisé, aussi la libération se devait d'être aussi psychologique. Sur ce point, nous nous permettons de recommander la lecture de l'hommage à Octave Mannoni⁴, édité cent ans après sa naissance, cinquante ans après la publication de son *Psychologie de la colonisation*, qui vient d'être réédité chez Denoël sous le titre *Le Racisme revisité*. Octave Mannoni nous persuade, s'il en était besoin, que, sous le masque blanc, il n'existe pas une identité « authentique », mais des strates d'identification, auxquelles l'ex-colonisé ne peut accéder que par des « désidentifications » successives.

En formulant autrement, sur le registre de l'identité et de l'altérité, je considère que les camps de concentration nazis et les camps de regroupement symbolisent autant la plus grave blessure narcissique infligée à une identité collective que l'échec de l'ouverture à l'altérité, sa négation même. Les camps serviront de prétexte, dans un cas, à l'horreur d'Hiroshima et de Nagasaki ainsi qu'à l'extermination du peuple palestinien, dans l'autre, à une seconde — pour ne pas dire troisième — guerre d'Algérie. Mais l'immense non-dit qui a recouvert et recouvre encore cette histoire ne permet pas de tisser des liens entre les différents événements. La désillusion que représentent les camps de concentration et de regroupement ne peut conduire, pour les victimes comme pour les bourreaux, qu'au refoulement de la mémoire, individuelle et collective. Dès lors, malgré la différence des situations, nous assistons à la même rupture de la transmission et donc à l'impossibilité d'instaurer un nouveau lien social.

Que nous faut-il faire alors, particulièrement nous les psychologues ? Tout, sauf oublier, ainsi que le préconise Klaus Eder, Professeur de sociologie politique, Humboldt-Universität, à Berlin, et European University Institute, à Florence, au nom d'une nouvelle identité historique. « Se réconcilier, écrit-il, signifie mettre le passé de côté et dans un sens bien particulier l'oublier [...] Se réconcilier signifie dialoguer sans avoir à travailler sur son passé »⁵. Ce n'est pas l'avis de Susann Heenen-Wolf, psychanalyste de groupe à Francfort, qui, dans le même ouvrage, s'interroge sur « l'eupénisation a-historique » ainsi que sur une amitié franco-allemande si rapide, construite sur le refoulement de « la rupture de civilisation que représente Auschwitz », pour la société occidentale tout au moins. À juste titre, elle estime que les relations franco-allemandes et, plus généralement, interculturelles vraies, c'est-à-dire sans enthousiasme européen facile, exigent de *travailler*⁶ sur ce refoulé, insidieusement là.

Michel Cornaton
Professeur de psychologie,
Université Lumière Lyon 2.

4. *Psychanalyse et décolonisation, Hommage à Octave Mannoni*, l'Harmattan, 1999, 224 p. Pour ma part, j'ai développé ce point dans *Pouvoir et sexualité dans le roman africain*, l'Harmattan, 1991, 128 p.
5. Klaus Eder, in Pascal Dibie et Christoph Wulf (sous la direction de), *Ethnosociologie des échanges interculturels*, *Anthropos*, 1998, pp. 93-100.
6. Comment mener à bien ce travail ? Entre autres moyens, Régine Waintrater, en se référant aussi bien à René Kaës et Jeanine Puget que Primo Levi, évoque le travail de groupe dans un beau chapitre, « Ouvrir les images, les dangers du témoignage », de l'ouvrage dirigé par Jean Ménéchal, *Le Risque de l'étranger, Soins psychique et politique*, Dunod, 1999, pp. 195-210.

Positions du clinicien face aux traumatismes intentionnels extrêmes

L'actualité de *Malaise dans la Civilisation* ne fait pas de doute au regard des événements du monde, tant notre civilisation évolue dans l'imprévisible et le désordre. La violence insidieuse, incontrôlable, s'étend. Ici les fractures sociales se développent à partir des quartiers en difficulté. Là-bas les attentats, le terrorisme, les guerres civiles ou les exterminations « purificatrices » se multiplient. La puissance des médias fait que nous sommes de plus en plus mêlés au monde ou à l'idéologie de la mondialisation, au point que « l'ici et là-bas » se contaminent et s'interpénètrent. L'humanité s'expose de plus en plus comme porteuse de déliaison, de destruction, de déshumanisation. À l'incrédulité succèdent le plus souvent la stupeur et l'effroi.

Ne soyons pas naïfs, la violence est une constante dans l'histoire de l'homme ; Freud soulignait l'existence de sentiments de rivalité, violents, conduisant à une tendance à l'agression, ou indiquait les effets dévastateurs du narcissisme des petites différences. Les errements du monde contemporain qui en découlent sollicitent les psychologues pour qu'ils interviennent, assez souvent en urgence, auprès des personnes traumatisées et victimes de ces événements. Les spécialistes en « victimologie » fleurissent, peu conscients des effets hautement pervers de la victimisation quand la personne traumatisée n'est pas accompagnée à se départir de ce statut de victime. Alors qu'il est incontestable que le travail thérapeutique se fonde sur la souffrance des traumatisés et la reconnaissance du préjudice, la position annexe qui en découle — celle de témoin — est envahie pour des raisons militantes par des procédures insidieuses d'exacerbation du témoignage. Cependant les choses ne sont évidemment pas si simples. Dans un ouvrage récent¹, j'ai plaidé pour le temps nécessaire à l'élaboration du compromis, à la réorganisation complexe des défenses étayantes, pour penser le traumatisme psychique, en soulignant le risque de la capture narcissique que l'action urgente produit, et peut-être recherche. Le temps nécessaire à retrouver est la condition pour que la mémoire se reconstruise. Or, dans l'expérience traumatique, la mémoire devient impossible parce qu'elle n'est plus que torturante. La mémoire des personnes traumatisées est prise au piège, comme si une ombre venait se poser pour toujours sur le sujet. Des troubles importants de l'identité en découlent : régressions, suspension du développement chez les enfants, épisodes de dépersonnalisation, hémorragies narcissiques, attaques contre soi-même ou les autres pour les adultes. Souvent les plaintes et les désordres somatiques occupent le devant de la scène : le corps devient l'ultime recours pour faire signe au lieu de faire sens.

Si l'on admet de manière générale que ce sont les faits qui construisent la théorie, les traumatismes

(intentionnels) délibérément induits par des humains n'ont pas fait l'objet de grandes recherches théoriques, en tout cas dans le modèle qui nous intéresse, celui de la théorie analytique. Pour mémoire, Freud, après l'abandon de la « neurotica » a construit sa théorie sur le fantasme et non sur le traumatisme, et les travaux de Ferenczi sont longtemps restés en friche. Convenons cependant que le trait est un peu forcé car ces événements du monde contemporain ont contribué à réveiller l'intérêt des cliniciens pour le traumatisme psychique. En toile de fond une question décisive : comment recevoir, accompagner, re-symboliser, co-élaborer l'éprouvé traumatique ? Comment ne pas en désapproprier l'autre ? Deux dangers surgissent immédiatement : le premier, déjà signalé, la victimisation du sujet traumatisé ; le deuxième, la difficulté d'intégrer dans la conceptualisation théorique un événement extérieur hors du commun qui vient faire effraction. Je pense en particulier aux violences extrêmes dans les situations de guerres civiles avec « purification ethnique », aux violences d'État dans les régimes totalitaires ou les dictatures.

Dans les cas de « purification ethnique » sur lesquels j'ai travaillé dans la supervision des soignants-volontaires recevant des personnes réfugiées en exYougoslavie, on constate d'abord que les sujets traumatisés sont soumis à une entreprise délibérée de destruction de l'enveloppe psychique par rupture des liens permanents entretenus entre les faits psychiques et les univers référentiels.

Karol, un homme de Vukovar, raconte que, dans l'obscurité de l'entrepôt-prison où lui et ses compagnons étaient entassés après le siège puis la prise de la ville, il reconnaît dans le changement de tour de garde la voix de son voisin de palier le plus proche, qui prenait son tour de garde. Au matin, ce dernier lui a asséné plusieurs coups de crosse de son fusil sur la tête, parce que Karol faisait état de ce voisinage pour tenter d'obtenir une libération... Ailleurs, des enfants d'un village de Bosnie centrale nous transmettront leur stupeur : celle d'avoir découvert que leur instituteur était le principal meneur d'un groupe d'agresseurs qui organisait, sur la place du village, la déportation de leurs pères.

L'atteinte à la confiance et aux liens est majeure et il serait dangereux d'ailleurs de présenter les personnes uniquement comme homogènes ou identiques car elles sont frappées en particulier, et ceci dans un moment propre de leur histoire. Le sujet est de surcroît placé devant une sorte d'injonction paradoxale : sa reconnaissance par l'autre passe par le déni de son droit à l'existence (ce qui est reproché au sujet n'est pas un faire, une faute, un défaut ou un crime, mais un être). Cette thèse (où est un Serbe se trouve la Serbie par exemple) exclut dans le même temps le pouvoir de

1. Francis MAQUEDA, *Carnets d'un psy dans l'humanitaire. Paysages de l'autre*. Toulouse, ERES, 1998, Prix Psychologie 1998. Vient de paraître : sous la direction de Francis MAQUEDA, *Traumatismes de guerre. Actualités cliniques et humanitaires*. Paris, Hommes et Perspectives, 1999.

la parole. Elle exclut l'humain qui ne se fonde pas sur le sol et le sang mais sur la culture, sur des actes et des paroles dans un rapport essentiellement symbolique qui se constitue pour une collectivité comme pour un sujet.

On constate par ailleurs que dans ces situations, le souvenir obsédant et envahissant de l'acte traumatique vient prendre la place de la vie psychique. Une grande partie de l'énergie psychique est détournée des relations objectales et redéployée dans le domaine de l'individu et de son traumatisme. Le discours, les préoccupations du sujet rabâchent sans cesse l'histoire traumatique, sans qu'il y ait de temps ni de place pour les apprentissages et les affects. La fonction de la **mémoire** est dévoyée, elle n'est plus l'appareil qui permet de restituer le passé mais, perturbée par le traumatisme, devient l'outil grâce auquel le passé destitue le présent. Aussi, une partie des changements de personnalité évoqués par l'entourage des traumatisés psychiques sont-ils à mettre sur le compte de cette occupation du champ psychique par la reviviscence. La ou les séquences traumatiques semblent incrustées dans le psychisme sous leur forme sensorielle originale. Ce que les personnes relatent donne l'impression qu'elles sont comme au cinéma, avec en plus les odeurs, les goûts et la peur. C'est cette sensorialité qui rend les souvenirs traumatiques « réels et présents » et cela explique l'apparition d'un effroi qui tient plus à la peur qu'à l'angoisse.

Ainsi cette petite fille de six ans, originaire de la région de Vukovar, qui répétera inlassablement des centaines de fois, en noir et blanc, le même dessin de l'événement traumatique, sans qu'elle puisse y mettre une seule parole de commentaire. La stéréotypie du dessin ouvrant d'ailleurs à des hésitations de diagnostic de la part des soignants compatriotes de l'enfant, pris sans doute eux-mêmes dans les effets désymbolisants de l'effraction traumatique et tentant de la dénier, ou plutôt se montrant inhibés à penser autre chose que des catégories nosographiques connues, comme pour se protéger de cette irruption du « réel » dans le dessin.

J'ajouterais que ce réel sidérant s'impose tellement qu'il arrive à faire penser que les personnes traumatisées sont sous influence.

La question de la position du clinicien se pose à nouveau au regard de cette influence, tant il peut être aussi identifié par le sujet traumatisé comme un agresseur potentiel si cette position est vécue comme un « faire dire ». Il faut bien se représenter que le simple fait de poser des questions, ou même d'interpréter, peut être vécu comme une forme de manipulation mentale propre à l'agresseur. Aussi des relations d'alliance sont-elles à rechercher hors de l'excessive compassion ou de l'empathie manichéenne pour faire vivre un début de résolidarisation citoyenne qui permettra au sujet traumatisé de percevoir que le thérapeute partage, à la fois quelque chose de la situation traumatogène et une opinion commune sur l'intentionnalité de l'agresseur. Ceci peut lui permettre de vérifier que tout n'a pas été atteint par la logique de l'effraction traumatique et qu'il peut, en tant que sujet, se re-lia à un autre sujet semblable et différent, sans que tous et tout soient soumis à l'identification à la théorie du persécuteur.

Aussi, du côté du clinicien, est-il important de relier ces situations traumatiques aux événements d'ordre

collectif qui les ont produites, aux causes sociales et politiques, aux phénomènes de déviance ou de perte de normes dont elles sont issues. L'intérêt d'une telle position qui doit être prudemment maniée est de remobiliser dans un premier temps chez le sujet traumatisé, une sorte de violence féconde qui s'appuie sur le principe vital ; et dans un deuxième temps de vérifier que sa propre violence peut s'exprimer sans pour autant qu'elle détruise le thérapeute. Un tel dispositif implique évidemment un ré-aménagement de la pratique clinique habituelle : le thérapeute n'est plus tout à fait en position d'amener le patient à subjectiver une expérience non intégrée, il lui faut penser avec ce dernier la manière dont il a été pensé et agi par son agresseur. Nous sommes alors bien néanmoins centrés sur une pratique et une théorie du soin qui s'appuient sur l'interaction. La difficulté de cette approche est patente et nécessite évidemment un cadre pour la penser et des tiers pour l'élaborer, ne serait-ce que pour contenir les dépôts psychiques douloureux placés chez les thérapeutes.

En effet, l'expérience clinique dans ces situations critiques conduit le plus souvent le clinicien à retrouver en lui-même une certaine **vulnérabilité**. Cette vulnérabilité peut être inquiétante quand elle vient révéler chez le thérapeute ses propres expériences de détresse, évoquer ses propres traumatismes éventuels, sidérer sa pensée non préparée, l'engloutir dans une compassion débordante ou le submerger comme une vague, un tourbillon ou un remous dans lequel il s'agitait en pure perte. Alors le risque est bien de ne produire que des actes aussi réalistes que le traumatisme lui-même. Toutefois cette **vulnérabilité** peut être stimulante parce qu'elle permet de retrouver des contenus internes comme étant familiers et non étrangers. Cette familiarité maintient dans une certaine humilité « celle qui permet de ne pas céder à l'illusion d'une puissance illimitée »². Le plaisir de penser qui entretient le mouvement qui nous fait vivre révèle en même temps la douleur de penser. Dans ces conditions, il y aurait une grande vanité à imaginer que nous ne pourrions pas être plongés aussi dans une grande détresse, sinon à oublier qu'on est tous capables, dans une situation de violence sociale, d'agir ou de subir la violence. Cela nous ouvre à une **sollicitude** pour l'autre que nous pouvons **tempérer**, à condition que les mots entrent dans cette sollicitude.

C'est à ces conditions que nous osons soigner et aider dans cette position complexe mais riche de thérapeute, de témoin et de passeur de mémoire, ne serait-ce que pour refuser l'arbitraire ou pour répondre à « l'ordre de ne pas laisser autrui seul, fût-ce en face de l'inexorable, comme fondement de la socialité »³. Nous voulons croire alors (mais est-ce à dire que nous produisons sans cesse une illusion ?) que l'histoire n'est pas terminée et qu'elle ne se répète pas (la répétition étant un produit du traumatisme), aussi bien l'histoire des hommes... que l'histoire d'un homme.

Francis MAQUEDA

Psychologue, Psychothérapeute.
Santé Mentale et Communautés,
136, rue Louis Becker,
69100 VILLEURBANNE.
Chargé de mission Handicap International,
14, avenue Berthelot, 69007 LYON.
Chargé d'enseignement,
Facultés Catholiques de Lyon

2. Michelle
BERTRAND, *La
pensée et le trauma.
Entre Psychanalyse et
Philosophie*. Paris,
L'Harmattan, 1990.
3. Emmanuel
LEVINAS, 1972,
*Humanisme de l'autre
homme*, Paris,
Fata Morgana.
Rééd. Livre de
Poche, biblio.
Essais, no
4058, 1990.

Violence d'État, impunité et travail de la mémoire

Nous ne pouvons pas considérer de travail de la mémoire seulement sous l'angle du processus individuel, a fortiori dans les situations de catastrophe et de violence d'État. La mémoire collective est étroitement dépendante d'une expérience vécue intégrée à l'histoire d'un groupe, elle se définit pour une part, par rapport à elle. Ceux qui n'ont pas partagé cette histoire ne peuvent pas communiquer avec cette mémoire.

Une partie des représentations collectives et des mythes forment en effet un ensemble d'énoncés sur les origines, elles fournissent des signifiants et du sens communs, elles sont la mémoire et comme les cicatrices des sociétés. Ces formations de la mémoire et de l'oubli résultent elles aussi d'un travail psychique et d'un travail social de transformation.

Comment mettre en perspective la mémoire collective par rapport à la mémoire psychique individuelle ? Comment les groupes transforment-ils le passé commun en souvenirs individuels, et le passé singulier en souvenirs sociaux ? Les différentes formes de la mémoire collective accomplissent des fonctions psychiques diverses :

— elles fournissent des récits d'expériences vécues mais jamais signifiées ou non identifiées ; par là elles participent au travail de la *construction*. Elles sont donc des adjuvants pour la construction de la mémoire, dans la mesure où le Moi est capable de les intégrer.

— elles fournissent aussi des souvenirs d'expériences que le sujet n'a pas faites, mais auxquelles il s'identifie, pour des raisons internes, ou pour se conformer à la pression du groupe. Dans ce cas, nous pouvons avoir affaire à des enclaves persécutrices, dont les effets sont proches de ceux de l'aliénation et peuvent être utilisés pour soutenir des identifications aliénantes, ou des mécanismes proches de la déniégation.

Ainsi donc une partie de la mémoire ne fonctionne qu'en groupe, dans le collectif, dans les institutions. Le groupe intervient et pour conserver la mémoire individuelle, pour la stimuler mais aussi pour soutenir le refoulement et l'effacement, pour proposer des éléments de construction : c'est la fonction des récits mythiques, des légendes et des contes, c'est la fonction de l'historien. Ils travaillent contre la haine du souvenir.

C'est aussi le travail de l'écrivain, comme le dit si fortement Janine Altounian¹. Méditant sur l'écriture de

l'héritage et la traduction des restes chez quelques survivants de catastrophes collectives, J. Altounian donne plusieurs raisons à la nécessité de cet acte d'écriture : « donner des papiers à leurs ascendants sans résidence, afin que l'acte de leur écrit fasse acte de naissance et réponde d'eux ». D'eux et de leur descendance. Écrire et reconstruire une origine, pour redonner vie à la trace, pour inclure dans le texte l'expérience de leur exclusion, pour inscrire dans le langage la parole en détresse. C'est là l'urgence absolue de la survivance : traduire les restes, l'histoire, la culture, pour écrire l'héritage.

J. Altounian nous fait comprendre ce qui rend l'héritage des survivants si violent. Le survivant est l'héritier d'une histoire illicite, car le traumatisme est mis en œuvre et vécu dans le secret, dans le mensonge et l'effacement des traces (la disparition), des « disparus » sans sépulture. Janine Altounian nous apprend ici quelque chose qui n'avait pas été dit avant elle : ce sont cette clandestinité et cette illégitimité qui sont responsables de l'irreprésentabilité des objets internes des survivants : hors lieu, hors temps, hors liaison dans la psyché de l'autre, de plus d'un autre. C'est cela qui est transmis sans transformation, c'est cette non-transformation qui rend impossible l'assomption de l'héritage et de l'histoire.

La catastrophe, le cataclysme précipite le « radical » de l'existence humaine : dans la catastrophe disparaissent les conditions mêmes qui ont présidées à la constitution du sujet : ces conditions sont celles de l'espace habitable, de l'enracinement, ce sont celles du lien et des contrats qu'elle implique pour rendre possible et la continuité du lien et la continuité du sujet, ce sont celles de la langue, ce sont celles des Interdits fondamentaux et des Loi qui constituent, avec les mythes, les monuments psychiques de la culture et de la civilisation.

Le propre de l'effraction traumatique provoquée par la violence d'État est la mise en échec des formations intermédiaires, articulaires : des alliances, des nouages, des pactes et des contrats qui assurent le procès de socialisation, l'accès à l'ordre symbolique à travers le *Kulturarbeit*, le travail de culture et de civilisation.

Les sociétés qui sortent d'une catastrophe fabriquée la violence d'État travaillent d'abord au refoulement de leur histoire : les événements meurtriers ne peuvent être remémorés et resitués dans une continuité de représentation qui a été rompue. La mort, à l'échelle d'un génocide, ne peut se traiter comme un deuil

¹ J. Altounian, 1999, *La survivance*. (à paraître chez Dunod). Parmi les travaux récents, lire aussi F. Maqueda, 1998, *Carnets d'un Psy dans l'humanitaire*, Toulouse, Erès ; R. Waintrater, 1998, « Ouvrir les images. Les dangers du témoignage », in

J. Ménéchal et al., *Le risque de l'étranger. Soins psychique et politique*, Paris, Dunod.



individuel. Elle concerne, précisément, « l'espèce humaine » et les rapports généalogiques. Quelque chose comme la matrice d'une société a été attaquée².

C'est pourquoi la levée des résistances à se souvenir est très longue : il aura fallu deux générations pour que soit pensée plus amplement la terreur et l'horreur nazies. C'est le temps où la tension entre la remémoration de la douleur des survivants et le déni collectifs de sa cause se mobilise dans les derniers grands procès : ainsi, en France, le développement des thèses révisionnistes niant l'existence des chambres à gaz au moment où s'engageait le procès de Klaus Barbie et se relançait le débat sur la division des français face à l'Allemagne nazie.

Le déni collectif est aussi une mesure de défense mutilante contre la mémoire collective. C'est pourquoi les sociétés doivent refuser de tels dénis : ils mutilent ceux qui ont subi la catastrophe et la violence d'État : l'impunité est une mise en échec du procès de justice et du travail d'historisation et donc du procès de rétablissement du sens.

Double désastre de l'impunité, qui alors vaut déni de justice. En effet l'impunité du crime questionne fondamentalement ce qui soutient dans la vie sociale et dans la vie psychique la nécessité du Droit, la nécessité de dire la Loi.

Dire la Loi, c'est d'abord reconnaître la conflictualité et les contradictions qui divisent les hommes et qui opposent les groupes dans lesquels ils font prévaloir leurs intérêts communs et divergents. C'est préciser les enjeux de ces conflits et de la violence qui prétend les traiter, c'est en définir les modalités de résolution. Dans toute la mesure où le Droit est acte de parole, il s'oppose à la violence du corps à corps, il atteste du contrat social, qui n'est pas autre chose que la tentative de résoudre par la langue et par la parole entre-dite ce qui autrement serait livré à la violence du corps à corps. Ce détour nécessaire par la langue et par la parole fonde la communauté de Droit et la possibilité même de la culture.

Une des fonctions majeures du procès est de lever les résistances à se souvenir et à parler. « Traduire en justice », c'est aussi rétablir de nouveaux matériaux de la mémoire alors disponibles pour le travail de l'historisation. Le procès n'est pas le moment de la vengeance, il perpétuerait la violence qu'il met en question. Il est le temps de la mise en représentation

collective de la catastrophe. Il accomplit la fonction de savoir sur l'histoire que le traumatisme massif a abolie. C'est pourquoi l'impunité du crime contribue à former les conditions de sa répétition. Il est une menace contre la mémoire.

La nécessité de punir ne se soutient que de cette exigence de maintenir l'œuvre de culture et de civilisation, pour garantir les conditions métapsychiques de la vie psychique : la punition barre l'accès à la vengeance, foyer de la répétition du crime, activateur des processus de dissociation sociale. Au contraire, l'impunité cherche sa résolution dans la répétition et la rétorsion, ou l'autorétorsion, c'est-à-dire dans la destruction sans fin.

Comme éviction du Droit, l'impunité attaque l'ordre symbolique, elle menace et attaque de ce qui fonde la communauté. Ce que détruit l'impunité instituée du crime, c'est non seulement la distinction fondatrice du légal et de l'illégal, mais aussi celle, éthique, du moral et de l'immoral, mais d'abord celle, psychique, de l'interdit et du désir. Le désir ne peut pas se structurer sans interdit et sans la sanction de sa transgression. Lorsque ces distinctions s'abolissent, le sens ne peut plus se constituer ni se transmettre.

La violence de l'impunité est abyssale, elle soumet trois fois chacun à l'arbitraire de l'autre et à son emprise : en soumettant la victime à la violence naturelle du corps à corps ; en exigeant d'elle qu'elle s'aliène à la loi du plus fort ; en s'offrant comme victime émissaire du crime impuni. L'impunité suscite en effet les boucs-émissaires : ils sont recherchés et désignés pour venir à la place de la connaissance de la faute et du repentir.

L'impact de cette défaillance du procès de symbolisation dans les situations traumatiques graves est profond. L'impunité renforce la peur de la réapparition de la situation traumatique. Le traumatisme subi dans les catastrophes sociales détruit la confiance, et suprême désastre, rend ses victimes étrangères à une histoire qu'ils ne peuvent pas s'approprier. Le travail fondamental à effectuer est de substituer au silence de l'expérience irréprésentable et à la répétition qui rétablit sans cesse la charge de l'événement traumatique, la remémoration et *le consentement au silence* : car le drame catastrophique reste en défaut d'énoncé. Seule alors la mémoire externe, le mémorial collectif, l'histoire sans cesse en quête de son sens peut, au delà de la répétition et du silence de la mort, protéger contre la résurgence de l'horreur et ouvrir quelques appuis pour dire, avec des mots d'emprunts, quelque chose de sa vérité.

Il apparaît ainsi une fonction majeure du procès de justice : celle de réinstituer la référence à un tiers. La condition de toute résolution juste est qu'aucun des sujets concernés par le crime ne continue à ne se référer qu'à lui-même pour faire justice. Dans cette mesure, la punition n'accuse pas tant le passé qu'elle libère l'avenir.

René Kaës
Professeur émérite,
Université Lumière Lyon 2.

2. Sur ce point, cf. R. Kaës, 1989, *Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire*. Notes pour une recherche. in J. Puget, R. Kaës et al., *Violence d'état et psychanalyse*. Paris, Dunod, pp. 169-204.

Survivances

De la destructivité à la créativité

Comment penser, sur le plan individuel comme sur le plan collectif, la contenance de la destructivité ? Nous avons interrogé Joyce Aïn à l'occasion de la parution de « Survivances ».

Canal Psy : Comment est né cet ouvrage ?

J. Aïn : Nous avons souhaité mettre en présence des représentants de diverses disciplines, préhistoriens, médecins, psychiatres, pédiatres, ethnologues, ethologues, sexologues, et psychanalystes autour du thème difficile de la survie psychique sous l'angle ouvert des survivances que sont les souvenirs, les traditions, les vestiges, symboles et œuvres d'art qui témoignent de l'élan vital humain.

Car nous ne savons quels seront dans le monde, demain, les valeurs, les espaces, les échanges, les solutions, les nouveaux choix de société. Le malaise ouvrira-t-il la voie à de nouveaux créateurs, à des interprètes susceptibles d'indiquer de nouveaux chemins, de donner du sens à l'aléatoire et au malheur ? Ce sont les questions qui ont axé notre réflexion nous amenant à élaborer entre autres réponses, la nécessité de trouver quelqu'un à qui adresser le récit de ses souffrances pour tisser un lien de parole et permettre un remaniement de l'émotion. Car la vie, loin d'être un long fleuve tranquille, est affaire de survie permanente dans les deux sens du mot, de combat contre la mort et des restes actuels du passé.

Canal Psy : Quels sont les apports fondamentaux de ce travail, tant en ce qui concerne la compréhension de la création que du malaise dans la civilisation ? Le créateur peut-il donner direction à l'aléatoire et sens à l'arbitraire et au malheur ?

J. Aïn : Cet ouvrage souhaite montrer que si le propre de l'être humain est de se souvenir et d'élaborer le passé, il est aussi d'anticiper en puisant dans ses richesses intérieures. Or nous sommes aujourd'hui confrontés à cette contradiction terrifiante que notre civilisation occidentale, mondialisée, donne précisément corps à la mégalomane infantile individuelle.

Cependant, en l'homme tout est ouvert, rien n'est écrit d'avance. Autrement dit, l'avenir menaçant n'est en rien une fatalité si, puisant dans nos forces intérieures endeuillées, nous pouvons retrouver la vie psychique, préserver l'objet interne dans l'élan vital de la création et collectivement résister à ceux qui ne servent plus le bien commun de l'humanité et les potentialités issues de la vie. Boris CYRULNIK fait souvent référence aux enfants de Bogota, en Colombie, qu'il connaît bien et « qui sont animés d'une étonnante gaieté alors que leur espérance de vie est nulle, réduite peut-être à la seule journée car un grand nombre de ces enfants meurent d'accidents qui ne sont pas fortuits : leurs conduites sont telles que l'accident devient probable, prédictible ; pourtant leur gaieté reste constante, elle aussi sur le fil du rasoir... »

Canal Psy : Comment situez-vous votre ouvrage dans le champ des recherches en ce domaine ? Quelles sont ses filiations mais aussi sa portée polémique et critique ?

J. Aïn : Le fil rouge de cet ouvrage est donc la survie psychique en ce qu'elle est la lutte essentielle de l'humain dans son besoin de donner sens à la vie. Comment passe-t-on de la survie à la vie ?

Pour Aristote, l'être humain est par nature un animal politique contraint de vivre avec les autres dans la polis (cité) où se décide collectivement par la discussion ce qu'est le « bien ».

FREUD unit Eros et Thanatos pour montrer comment le travail de deuil est une des conditions de la vie. Pour Ricoeur, enfin, l'identité narrative, à partir d'un mixte réalité fiction, consiste en une réorganisation signifiante et fluide des événements et traumatismes.

Mais le sens n'est rien si l'on n'en prend pas conscience et si l'on n'essaie pas de penser la force qui le porte. Le sens n'est rien, lorsque la vie est en question. L'importance et l'introduction de la mise en sens sont longuement évoqués. Joyce McDUGALL démontre notamment, que la question de la suggestion n'en finit pas de hanter le psychanalyste de plus en plus confronté à des cas où il lui est impossible de penser le modèle et où il devra pourtant trouver des formes de travail qu'il est d'usage d'appeler « médiations ». Les médiations auraient pour fonction d'aider à composer ce que WINNICOTT a nommé « l'aire transitionnelle », espace virtuel indispensable pour articuler expérience émotionnelle et processus de symbolisation. Ainsi Boris CYRULNIK nous dit combien sont importants les modes d'expression variés, le théâtre notamment où l'interprétation (au sens que lui donne Joyce McDUGALL) permet de donner à l'espace une dimension qui transporte l'émotion.

En somme, selon Paul ISRAËL, c'est quand l'organisation pulsionnelle est « effractée » qu'il est important de trouver ces terrains grâce auxquels on va essayer de faire redécouvrir la vie psychique plutôt que la survie.

Canal Psy : Dans quelle mesure vos analyses pourraient éclairer d'autres domaines où se confrontent destructivité et créativité ?

J. Aïn : De plus en plus, les médias répercutent un questionnement général concernant le sens de la vie : depuis le problème de l'euthanasie jusqu'au film « La vita é bella » en passant par l'eugénisme « à la Milosevic ». Quelle orientation prend notre société, entre horizons créateurs et mouvements de repli, voire régressifs ? Peut-être abordons nous une ère de plus grande liberté de pensée pour nous dégager de dogmatismes résiduels. Les théorisations devenant moins terroristes, nous, psychanalystes, avons à trouver les terrains grâce auxquels la vie l'emportera sur la survie, pour que le passé passe réellement et que l'activité prenne le pas sur la passivation. Nous avons à trouver notre place dans un contexte où le sens n'est pas inscrit en filigrane mais est fondamentalement celui de la vie psychique au plus près de la conservation de la vie réelle.

Joyce Aïn et coll., *Survivances*, Érès, 1999.
Propos recueillis par Monique Charles

APERÇU

Psyché aux identités multiples

L'histoire de la Psychologie est courte mais tourmentée, du moins celle de notre centenaire Psychologie universitaire, car celle de la Psychologie philosophique et/ou « populaire » est sans doute aussi vieille que l'Homosapiens.

Tourmentée, car, chose rare pour une discipline dite scientifique, son objet a reçu au fil des temps plusieurs définitions successives parfois antagonistes.

C'est avec W.Wundt, qui fonde le premier Laboratoire de Psychologie à Leipzig (1878), qu'elle acquiert son habilitation académique. Mais à cette époque son objet paraissait évident : c'était l'étude du psychisme, la connotation « scientifique » étant simplement apportée par l'introduction de la méthode « expérimentale ».

« Notre science, ou la psychologie expérimentale, se distinguera de la psychologie ordinaire, simplement basée en général sur l'observation de soi-même » écrivait Wundt. Ce qu'il proposait n'excluait pas « l'observation de soi-même », mais la rendait rigoureuse : « en l'aidant pas à pas, par l'emploi de la physiologie expérimentale ».

La « nouvelle psychologie scientifique » devenait une physiologie de la Psyché. Ces idées furent développées dans son célèbre ouvrage « Grundzüge der physiologischen Psychologie » paru en trois volumes en 1874 et traduit rapidement en plusieurs langues, généralement sous le titre significatif de « Psychologie physiologique ».

L'influence de Wundt fut grande et comme le rapporte Geneviève Paicheler¹ pratiquement tous les premiers grands noms de la Psychologie américaine allèrent lui rendre visite.

Mais le choix d'une méthode ne suffit pas à établir une science, et cette absence de réflexion épistémologique sur son objet allait aboutir à l'irruption dans les années 1910 de ce qui a été appelé la révolution behavioriste.

« Il semble que le temps est venu où la psychologie doit écarter toute référence à la conscience, où elle n'a plus besoin de se leurrer en pensant que l'objet de son observation est la production d'états mentaux. »

« Je pense que l'on peut écrire une psychologie sans jamais revenir sur notre définition en utilisant les mots conscience, états mentaux, esprit, contenu, introspectivement vérifiable, imagerie, et ainsi de suite... on peut le faire en termes de stimulus et réponse, en termes de formation d'habitudes, d'intégration d'habitudes et d'autres choses de ce genre. »

« Ce dont nous avons besoin est de commencer à travailler en psychologie en faisant du comportement, non de la conscience, l'angle objectif de notre attaque. »

Ainsi s'exprimait John Broadus Watson en 1913 dans son très célèbre article : « Psychology as the behaviorist views it » (Psychological review, 1913, 20, 158-177).

Dès lors la Stimulus-Réponse-Psychologie allait s'épanouir, basée sur cette définition jugée définitive pendant un demi-siècle : « la Psychologie est l'étude scientifique (sous-entendu « expérimentale ») du comportement de l'Homme et des autres Animaux »². Et tout semblait aller pour le mieux dans les laboratoires de recherche : on y trouvait des chercheurs en blouse blanche, des appareils enregistreurs divers et des animaux de différentes tailles, selon la richesse du labo, qui se prêtaient à toutes les sortes de conditionnement imaginables : conditionnement répondant, opérant, par insight, par imitation... Notons cependant que le Rat Albinos fournissait le gros des troupes, au point que certains mauvais esprits disaient que la psychologie scientifique était l'étude expérimentale du comportement des rats de laboratoire...

C'est dans cette ambiance amène que dans les années 1970 on assiste soudain au crash du behaviorisme sous l'influence convergente du structuralisme post-saussurien et de la linguistique générative de Noam Chomsky, du développement des ordinateurs et de l'intelligence artificielle, des progrès de la psychopharmacologie et des méthodes d'explorations fonctionnelles du système nerveux, de l'apparition conquérante des sciences cognitives. D'un seul coup l'étude de la « boîte noire » n'était plus taboue et une « philosophie de l'esprit » allait envahir les discussions, les publications, et les amphithéâtres et certains n'hésitent pas à parler d'une nouvelle « révolution »³.

Ainsi G. Vignaux écrit que « nous sommes là en présence d'une « révolution » au sens copernicien dans les formulations de nos savoirs et de nos méthodes, mais dont il est bien sûr difficile aujourd'hui de prévoir toutes les conséquences... » (p. 20).

Quant à J.G. Ganascia, son livre commence par cette phrase : « Un spectre hante la modernité : le

1. On ne saurait trop recommander le livre Geneviève Paicheler « L'invention de la psychologie moderne », paru chez L'Harmattan, 1992.

2. Cette définition était celle des fondateurs de la psychologie universitaire française, tels P. Fraisse et H. Piéron, et on trouve encore dans le Guide de l'étudiant en psychologie (PUF, 1997) de M. Reuchlin et M. Huteau : « science ayant pour objet l'étude des conduites des organismes ». 3. Je cite trois auteurs français qui ont écrit des introductions aux sciences cognitives : G. Vignaux, aux éditions de La Découverte, 1991, F.J. Varela, au Seuil, 1989, et J.G. Ganascia, chez Flammarion, 1993.

spectre du cognitivisme »... « les théories cognitivistes ont éclaté comme un tonnerre dans un ciel serein, et cela dans toutes les disciplines de l'esprit, tandis que les théories de leurs prédécesseurs semblaient soudain obsolètes » (p.6).

Et F.J.Varela va dans le même sens, déclarant : « Les sciences et les technologies de la cognition représentent la plus importante révolution conceptuelle et technologique depuis l'événement de la physique atomique, ayant un impact à long terme à tous les niveaux de la société » (p.21).

Remarquons que Vignaux est un linguiste, Ganascia, un informaticien et Varela un biologiste... Remarquons aussi que ces auteurs ne parlent plus de Psychisme mais de Cognition, voire d'Esprit...

Ainsi a-t-on pu observer en un siècle une succession d'objets d'étude : le Psychisme, puis le Comportement, puis à nouveau le Psychisme ou pour être plus exact les processus mentaux voire cérébraux... C'est qu'en fait malgré les apparences et les prétentions hégémoniques des nombreux prophètes des sciences cognitives la situation reste des plus complexes.

D'abord parce que la Psychologie n'est pas qu'une « science académique » mais c'est aussi une pratique professionnelle, un métier. Or, les praticiens de la psychologie (dite « appliquée ») n'ont jamais cessé quant à eux de s'occuper du Psychisme et particulièrement dans le champ clinique ; malgré les multiples annonces de son proche décès, non seulement la Psychanalyse existe encore, mais de nombreuses thérapies psychodynamiques se sont développées dans le territoire qu'elle avait ouvert.

D'autre part, si grâce au renouveau des sciences cognitives le « mentalisme » n'est plus banni, la paix ne règne pas dans leur royaume : les théories fleurissent, allant du tout neuronique au tout computationnel, en passant par de multiples hybridations plus ou moins monstrueuses et antagonistes.

Enfin, la fascination exercée par les sciences neuro-cognitives a occulté dans la plupart des milieux psychologiques le développement d'une autre révolution des sciences humaines que certains dénomment le « mouvement interactionniste ».⁴

Une approche interactionniste ne prend pas l'activité individuelle comme unité de base de l'analyse sociale ou psychologique mais raisonne en terme d'actions réciproques, c'est-à-dire d'actions qui se déterminent les unes les autres dans la séquence de leur occurrence située, et en terme d'individus qui ne sont sujets que pour autant que leur identité subjective a émergé et émerge de leurs interactions avec d'autres individus et avec leur environnement physique et social.

On peut dire qu'il existe aujourd'hui une culture interactionniste basée sur les principes communs suivants :

— l'objet « inter » a remplacé l'objet « intra ». Les inter-actions de la vie quotidienne sous toutes leurs formes fournissent le matériel de choix des recherches et des théories.

— la méthode est naturaliste versus expérimentale, c'est-à-dire est basée sur l'observation et la description de corpus « authentiques » recueillis sur « le terrain ».

— les résultats sont formulés en termes de « comment » et non de « pourquoi » ; toute explication en termes de causalité linéaire est évitée. Etant donnés

l'objet et la méthode le qualitatif prime sur le quantitatif.

— le contexte et les interprétations des acteurs sont considérés comme essentiels.

Ce mouvement aux racines multiples regroupe des anthropologues et des sociologues de la vie quotidienne avec la constitution de la « microsociologie » et de « l'ethnométhodologie », des linguistes pragmaticiens avec la description des « actes de langage » et la création de « l'analyse conversationnelle », des psychologues des communications avec l'utilisation de la théorie systémique, des éthologues humanistes avec l'introduction des études sur « les communications non verbales », des spécialistes du développement avec les travaux sur les « interactions précoces », sans oublier la psychanalyse, qui, de sa perspective herméneutique initiale, est aujourd'hui devenue très attentive aux phénomènes de transfert et de contre-transfert.

Le mouvement interactionniste n'est donc pas une école monolithique, bien que sur le terrain et dans les congrès scientifiques il soit parfois difficile d'étiqueter les spécialistes, certains d'ailleurs se réclamant aussi bien de plusieurs écoles...

Cette épistémologie naturaliste convient particulièrement aux pratiques cliniques, éducatives et sociales et la preuve en est que les psychologues sont amenés de plus en plus à coopérer avec des sociologues et des linguistes.⁵

Ainsi la psychologie contemporaine se trouve à un carrefour entre sciences de l'intra (incarnées par le neurocognitivisme) et sciences de l'inter (incarnées par l'interactionnisme)⁶.

Cette situation ne devrait pas nous étonner car depuis longtemps on déclare que la Psychologie est à l'interface des sciences naturelles et des sciences sociales, mais pour les adeptes d'une pensée unique la tentation est grande de choisir un des deux camps, choix qui débouche insidieusement sur un choix de société, et qui met en jeu des options idéologiques.

Pour les adeptes d'une pensée plus coopérante et plus tolérante, il semblerait logique de donner enfin à la Psychologie sociale, discipline charnière, la place importante sinon prépondérante que les besoins du public et les nécessités de la recherche semblent aujourd'hui appeler.

Au seuil de l'an 2000, Psyché revenue de l'exil auquel l'avait contrainte les behavioristes est donc de retour, mais ses prétendants sont nombreux, son destin incertain, et on peut redouter qu'elle ne devienne un cas de « personnalité multiple » rebaptisée selon les lieux : Cognition, Esprit, Conscience, Cérébro-mental, Computeur neuronique... La liste n'est peut-être pas close et on est loin d'être assuré que les « révolutions » en cours débouchent sur cette « Unité de la Psychologie » annoncée avec optimisme par l'un des créateurs de la Psychologie universitaire, Daniel Lagache, il y a maintenant un peu plus d'un demi-siècle...

Jacques Cosnier,
G.R.I.C.,

(Groupe de Recherches sur les
Interactions Communicatives)
Université Lumière-Lyon 2.

4. *Le retour de Psyché*, Desclée de Brouwer, 1998.

5. Ainsi voit-on aujourd'hui se construire une « sociologie clinique ».

Voir : *L'aventure psychosociologique*, de N.Aubert, V. de Gauléjac et K. Navridis, Ed. Desclée de Brouwer, 1997.

6. C'est un sociologue français Gabriel de Tarde qui a préconisé dès la fin du 19^{ème} siècle la création d'une « interpsychologie » ou « psychologie des intermentalités » ; c'est un psychologue social de Chicago, G.H. Mead qui dans les années 1930 a introduit l'interactionnisme, et c'est un sociologue qui ne refusait pas d'être considéré comme psychologue social, voire comme éthologue, Erving Goffman qui a profondément marqué dans les années 70 l'interactionnisme contemporain..

Bibliographie interactionniste succincte

(une bibliographie plus détaillée sera trouvée dans le *Retour de Psyché*, chez Desclée de Brouwer (1998))

BERGER P., LUCKMAN T., 1996 (1966), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Meridiens Klincksieck.

Ouvrage fondamental revendiqué par les sociologues mais qui concerne aussi bien les psychologues qu'ils soient « socio » ou cliniciens. Le rôle des intériorisations aussi bien dans la constitution de l'identité individuelle que celle des institutions y est particulièrement bien explicité.

CASTEL R., COSNIER J., JOSEPH I., (eds) 1989, *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit ; Tout sur Goffman (ou presque) à la suite d'un colloque tenu à Cerisy auquel ont participé des chercheurs de plusieurs disciplines influencées par l'approche interactionniste.

COSNIER J., BROSSARD A., (eds), 1984, *La communication non verbale*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

Des textes d'auteurs classiques traduits en Français.

COSNIER J., GROSJEAN M., LACOSTE M., (eds) 1994, *Soins et communication*, Lyon, Presses Universitaires.

Les problèmes de communication soignants-soignés dans une perspective interactionniste.

COULON A., 1987, *L'ethnométhodologie*, Paris, P. U. F.

Un « Que sais-je » présentant une des « écoles » (la californienne) à l'origine, entre autres, de l'« analyse conversationnelle ».

FEYEREISEN P., de LANNOY J.D., 1985, *Psychologie du geste*, Bruxelles, Mardaga.

Une somme très utile de la littérature sur un domaine des plus importants de la « Communication Non Verbale ».

GHIGLIONE R., TROGNON A., 1993, *Où va la pragmatique ? de la pragmatique à la psychologie sociale*, PUF.

Deux psychologues interactionnistes présentent et discutent des actes de langage et des interactions verbales.

GOFFMAN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.

Un classique incontournable fait de la réunion de deux livres de E. Goffman.

GAULEJAC de V., ROY S., (eds.), 1993, *Sociologies cliniques*, Marseille, Hommes et perspectives.

Où des sociologues font de la psychologie...

GROSJEAN M., LACOSTE M., 1998, *Communications et intelligence collective dans le travail*, PUF.

L'application de l'approche interactionniste dans l'entreprise, en l'occurrence hospitalière.

GUMPERZ J., 1989, *Engager la conversation, introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit.

Le titre se passe de commentaires.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 1990-1994, *Les interactions verbales*, 3 Vol., Paris, Armand Colin.

Une somme écrite par une linguiste sur un sujet qui concerne évidemment les psychologues.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 1996, *La conversation*, Paris, Seuil.

MARC E., PICARD D., 1989, *L'interaction sociale*, Paris, PUF.

Une excellente introduction au domaine interactionniste.

MEAD G-H., (1934 - 1963), *L'esprit, le Soi et la Société*, Paris, P. U. F.

Un super-classique malheureusement introuvable mais peut-être encore dans certaines bibliothèques.

PHARO P., 1993, *Le sens de l'action et la compréhension d'autrui*, Paris, L'Harmattan.

Une très intéressante introduction à la sociologie compréhensive sur un sujet qui ne peut laisser les psychologues indifférents.

PLETY R., (ed) 1993, *Ethologie des communications humaines*, Presses Universitaires de Lyon.

Un essai pour aider les néophytes dans l'étude des interactions multicanales.

PLETY R., 1996, *L'apprentissage coopérant*, Lyon, Presses Universitaires.

L'apprentissage vu par un interactionniste.

QUEIROZ De J-M., ZIOLKOWSKI M., 1994, *L'interactionnisme symbolique*, Presse Universitaire de Rennes.

Excellente documentation sur l'une des racines de l'interactionnisme.

TARDE G., 1993 (1890), *Les lois de l'imitation*, Kimé, Paris.

Aux racines de l'interactionnisme américain et secondairement français.

TRAVERSO V., 1997, *La conversation familiale*, PUL.

Une bonne référence.

VION R., 1992, *La communication verbale*, Paris, Hachette.

Panorama très complet et très clair des différents aspects de la nouvelle approche des communication interindividuelles.

WATZLAWICK P., BEAVIN J., JACKSON D., 1972, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil.

Un classique incontournable.

WINKIN Y., (éd.), 1981, *La nouvelle communication*, Paris, Seuil.

Des textes de base précieux traduits des auteurs anglophones.

WINKIN Y., (éd.), 1988, *Bateson, Premier état d'un héritage*, Paris, Seuil.

Une autre source de l'interactionnisme.

La Science au risque de la psychanalyse Essai sur la propagande scientifique

Canal Psy : Comment est né l'ouvrage ?

R. Gori : Cet ouvrage est né d'une collaboration entre deux psychanalystes* de formation différente constatant les impasses dans lesquelles la psychanalyse s'engage en refusant la scientificité de sa démarche et la sous-estimation du champ et de la fonction de la parole et du langage qui structurent son dispositif. L'éthique de la psychanalyse et l'épistémologie de sa méthode constituent pour les deux auteurs le double versant du même phénomène. Dans ce travail nous analysons l'idéologie psychanalytique comme un cas particulier des idéologies scientifiques. A contrario des idées reçues notre projet est de montrer que le discours idéologique de la psychanalyse s'organise sur le même modèle de vulgarisation, de schématisation et de globalisation que le discours scientiste.

Canal Psy : Autour de quelles questions, thèmes ou rubriques cette étude est-elle organisée ?

R. Gori : La première question concerne le statut de l'événement analysable en psychanalyse. L'objet de la psychanalyse est-il artificiellement produit par un dispositif ou se rencontre-t-il dans l'expérience commune des problèmes préparés par les questions culturelles ? A ne pas reconnaître le caractère artificiel de l'objet psychanalytique on court le risque de dégrader la méthode psychanalytique en grille de lecture idéologique du monde.

La deuxième question concerne le statut de la construction théorique rendant compte de cet objet produit par le dispositif de la psychanalyse. La construction psychanalytique est-elle un métalangage de la situation psychanalytique ou un produit de celle-ci ?

La troisième question qui se déduit des deux précédentes concerne les ressemblances et les différences entre la construction psychanalytique et les autres modes de construction scientifique.

Ce travail de confrontation épistémologique nous conduit à reconnaître la présence et la fonction de l'idéologie dans la transmission psychanalytique comme dans la propagande scientifique.

Canal psy : La propagande en science ?

R. Gori : Les idéologies scientifiques dont l'idéologie psychanalytique n'est qu'un cas particulier reposent sur l'oubli du dispositif qui fabrique les objets de la connaissance, les conditions de production des résultats et le contexte de leur interprétation. Le savoir scientifique est nécessairement partiel, local et dépendant de dispositifs phénoménotecniques particuliers. Le passage de la rationalité scientifique à l'idéologie consiste à méconnaître ces conditions contraignantes pour aspirer à un savoir globalisant quasiment métaphysique prompt à répondre à nos soucis métaphysiques ou à nos problèmes quotidiens. Dès lors la stratégie rhétorique est toujours la même : abus des analogies et des métaphores, extension hyperbolique des concepts, extrapolation abusive des résultats, confusion entre les connexions verbales et

les corrélations des phénomènes, utilisation abusive de la causalité. Cette stratégie rhétorique aboutit à une ontologisation qui confond le phénomène produit par le dispositif et la question métaphysique ou vulgaire dans ses formulations culturelles. Cette dérive de l'idéologie scientifique n'est pas dénuée d'arrière-pensées de propagande. En méconnaissant la spécificité des dispositifs qui produisent la rationalité scientifique les chercheurs se transforment en sophistes pour obtenir auprès du public le crédit nécessaire à l'avancée de leurs travaux.

Canal Psy : Quelles sont les filiations et les enjeux de votre réflexion ?

R. Gori : Cet ouvrage se réfère essentiellement à l'œuvre de Freud et de Lacan pour ce qui est de la psychanalyse. Pour analyser la confusion entre l'exactitude et la vérité nous nous référons essentiellement à Heidegger. En ce qui concerne les rapports entre l'idéologie et la rationalité scientifique nous nous référons essentiellement à Canguilhem, Bachelard, Latour et Feyerabend.

La portée de ce travail c'est d'une part de rechercher les conditions de validité et de légitimité des énoncés psychanalytiques, et d'autre part de démontrer les stratégies rhétoriques grâce auxquelles le discours scientiste assure sa propagande. L'affaire Sokal et Bricmont en constitue un exemple des plus illustratifs.

Canal Psy : Comment voyez-vous la poursuite de votre recherche ?

R. Gori : C'est une question embarrassante dans la mesure où la publication d'un ouvrage met un point provisoire à un trajet de recherche. Il constitue ainsi une étape. Il me semble qu'une des pistes à suivre ouvre du côté du rôle et de la fonction de la métaphore dans le discours scientifique. Une autre piste ouvre sur la question des rapports entre le désir de savoir et la haine qui donnent au débat scientifique et culturel sa tonalité passionnelle.

Canal Psy : Ce travail a-t-il modifié votre représentation des problèmes ?

R. Gori : Oui. Incontestablement nos perceptions préalables ont changé quant aux rapports entre la fiction et la science. Si la science ne pense pas selon l'expression de Heidegger les scientifiques eux parlent et écrivent et dès lors introduisent nécessairement des éléments de fiction dans la communication de leurs résultats. Quant à la fiction elle constitue un style particulier de donation du vrai qui sans se confondre avec les conditions de la rationalité ne saurait lui être entièrement étrangère. La fiction infiltre la raison et la raison s'adosse à la fiction pour en récuser l'influence. C'est un préjugé des Lumières que d'opposer fiction et réalité.

Interview de **Roland Gori**, par Monique Charles
* Christian Hoffmann et Roland Gori,
La Science au risque de la psychanalyse.
Essai sur la propagande scientifique, 1999, Eres.

AGENDA

LYON ET R GION

La pratique des visites médiatisées, vendredi 21 janvier, de 8 h 30 à 13 h, organisé par CHU Hôpitaux de ST Étienne, et Université LUMIÈRE-Lyon 2, 5 av Pierre Mendès France, CP 11, 69676 BRON Cedex. Lieu : Centre des Congrès, Espace Fauriel à Saint-Étienne. Tarifs :

250 F, étu. 80 F. *Rens :* Association GROUPIJ, secrétariat de pédopsychiatrie, CHU de St Étienne, pavillon 20, 42055 Saint Étienne cedex 2 Tél. 04.77.42.77.46. et Fax 04.77.42.04.61

Homosexualité et adolescence, Jean Bergeret, jeudi 3 février, de 14 h à 16 h, Séminaire de recherche, Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique

(C.R.P.P.C.), Institut de Psychologie, Université LUMIÈRE-Lyon 2, 5 av Pierre Mendès France, CP 11, 69676 BRON Cedex. Lieu : salle 148K, Campus de Bron-Parilly. *Rens :* Tél. et Fax 04.78.77.24.90

Le psychodrame, entre l'individu et le groupe, Maria-Elena Sanchez, jeudi 2 mars, de 14 h à 16 h, Séminaire de recherche, Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique (C.R.P.P.C.), Institut de Psychologie, Université LUMIÈRE-Lyon 2, 5 av Pierre Mendès France, CP 11, 69676 BRON Cedex. Lieu : salle 148K, Campus de Bron-Parilly. *Rens :* Tél. et Fax 04.78.77.24.90

Le désespoir et le suicide, du samedi 4 au dimanche 5 mars, organisé par le Centre Thomas More, La Tourette, Éveux, BP 105, 69210 L'ARBRESLE. Lieu : même adr. Tarifs : selon les revenus, étu. 70F, F.C. 2200F. *Rens.* 04.74.26.79.71. - Fax 04.74.26.79.99. E-mail <http://perso.club-internet.fr/muchmore>

Des fractures du Moi au Je d'écriture : l'écriture de Soi au fil du temps, Jean-Marc Talpin, jeudi 6 avril, de 14 h à 16 h, Séminaire de recherche, Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique (C.R.P.P.C.), Institut de Psychologie, Université LUMIÈRE-Lyon 2, 5 av Pierre Mendès France, CP 11, 69676 BRON Cedex. Lieu : salle 148K, Campus de Bron-Parilly. *Rens :* Tél. et Fax 04.78.77.24.90

AUTRES R GIONS

Psychopathologie, maladies somatiques graves et handicaps, mardi 25 et mercredi 26

janvier, organisé par la Société de Psychanalyse Freudienne - Campagne Première, 23 rue Campagne Première, 75014 Paris. Lieu : même adresse. Tarifs : 3500 F. *Rens :* Tél. 01.43.22.73.85. ou 06.83.09.49.47. et Fax 01.43.22.93.22

Le bébé perdu du psychotique, séminaire mensuel, mardi 1er février, organisé par la Société de Psychanalyse Freudienne - Campagne Première, 23 rue Campagne Première, 75014 Paris. Lieu : même adresse. *Rens :* Tél. 01.43.22.12.13

Psychanalyse d'enfants ou psychothérapie ?, mercredi 23 février, organisé par Séminaires Psychanalytiques de Paris. Lieu : Espace Reuilly, 21 rue Hénard, 75012 PARIS. *Rens :* Séminaires Psychanalytiques de Paris, même adresse, Tél. 01.46.47.66.04 et Fax 01.46.47.60.66

À qui s'adresse-t-on quand on parle à un bébé ?, séminaire mensuel, mardi 7 mars, organisé par la Société de Psychanalyse Freudienne - Campagne Première, 23 rue Campagne Première, 75014 Paris. Lieu : même adresse. *Rens :* Tél. 01.43.22.12.13

Le bébé face à l'abandon et à l'adoption, mercredi 15 mars, organisé par Séminaires Psychanalytiques de Paris. Lieu : Espace Reuilly, 21 rue Hénard, 75012 PARIS. *Rens :* Séminaires Psychanalytiques de Paris, même adresse, Tél. 01.46.47.66.04 et Fax 01.46.47.60.66

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2 Institut de Psychologie

Centre de Recherches en Psychopathologie et Psychologie Clinique (C.R.P.P.C.)
5 avenue Pierre Mendès-France
CP 11 - 69676 BRON Cedex
Tél. & Fax. 04. 78. 77. 24. 90

COLLOQUE INTERNATIONAL symbolisation et médiations

10 & 11 mars 2000
Amphithéâtre Culturel
Campus de Bron - Porte des Alpes

René Kaës, Philippe Jeammet, Edith Lecourt
Bernard Chouvier, Bruno Gelas, René Roussillon
Bernard Duez, Jacques Gaucher, Gérard Broyer
Claudine Vacheret, Alain Ferrant

Maria-Elena Sanchez (Mexico), Alex Lefebvre (Bruxelles)
Dominique Scarfone (Montréal)
Elsa Schmid-Kitsikis (Genève), Lucio Sarno (Palerme)
Lewis Kirshner (Cambridge, Massachusetts)
Nicolas Caparros (Madrid), Francine Cyr (Montréal),
V. Franchi (Johannesburg), Alan Rushton (Londres)
Maria-Pia Santelices (Santiago de Chili)

Inscription :

600 F avant le 31 janvier 2000
700 F après le 31 janvier 2000
1000 F Formation permanente
250 F Étudiants (300 F après le 31 janvier 2000)
Nombre de places limité
(Clôture des inscriptions le 18 février 2000)

Contact :

Gabriela Comte - C.R.P.P.C. - tél. & fax 04 78 77 24 90
e-mail : bernard.chouvier@mailhost.univ-lyon2.fr

Inscriptions :

Noëlle Soudy - tél. 07 78 77 43 57 ou 04 78 77 24 90

CANAL P S Y



Institut de Psychologie
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex
Tél. 04.78.77.24.54.
Fax 04.78.77.43.46.

CANAL P S Y

Institut de Psychologie
Université LUMIÈRE-Lyon 2
5, av. P. Mendès France
69676 BRON Cedex

Je m'abonne à Canal Psy pour
un an (5 numéros) à partir du mois de
19.....
et retourne ce bulletin accompagné
d'un chèque de :

☐ 90 F étudiant Lyon 2

☐ 150 F professionnel

libellé à l'ordre de l'Agent Comptable
de l'Université LUMIÈRE-Lyon 2 .

Nom.....

.....

Prénom.....

.....

Adresse.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Tél :

.....

.....

Les anciens numéros

N° 36 – Novembre – Décembre 1998

Dossier : Se former en psychologie – La Formation à Partir de la Pratique

- ◆ Chœur et chorus la composition du savoir psychologique en F.P.P., par Albert Ciccone
- ◆ Une expérience de dépaysement : l'étudiant en F.P.P., par Patricia Mercader
- ◆ F.P.P. le mythe d'une fondation, par Alain-Noël Henri

Bibliofil

Psychologie du vieillissement, par Jacques Gaucher

Échos

... des stages

N° 37 – Janvier – Février 1999

Dossier : Psychologie clinique : questions en travail

- ◆ La transitionnalité : une coupure épistémologique « invisible », par René Roussillon
- ◆ Le traumatisme psychique : de l'affect au modèle, par Bernard Duez
- ◆ Psychanalyse et création : approches actuelles, par Bernard Chouvier
- ◆ Transfert / Contre-transfert, par Jean Guillaumin

Aperçu

Approche des risques suicidaires et suites de tentatives de suicide, par J.-P. Vignat
Évolution et perspectives de la prise en charge hospitalière de la tentative de suicide, par Professeur Vedrinne

N° 38 – Mars – Avril 1999

Dossier : L'éducation dans la crise de transmission

- ◆ L'enfant, l'élève et la psychologie de l'éducation, par Jean-Marie Besse
- ◆ Transmission et exhéredation, par Dominique Ginot
- ◆ L'école, le savoir, la transmission, et l'analyse de la pratique, par Georges Gaillard

Être psychologue en...

Chirurgie, par Ophélie Baudry

Publications

L'observation clinique, interview d'Albert Ciccone

Prix des numéros :

- de 1 à 19 : 10 F
- de 20 à 39 : 15 F
- à partir de 40 : 20 F.

Frais de port :

- 1 à 2 numéros : 6,70 F
- 3 à 5 numéros : 11,50 F
- 6 numéros et plus : 16 F.

La liste exhaustive des numéros parus est disponible sur simple demande.

Directeur de la publication : Bruno GELAS, Président de l'Université – **Directeur délégué** : Albert CICCONE

Rédaction : Monique CHARLES – **Illustrations** : Jean-Cristophe CHABANON

Conception et réalisation : Fabien NOËL

Journal édité par l'Institut de Psychologie – Département Formation en Situation Professionnelle

Imprimé par l'imprimerie Caussanel (Bron)

ISSN 1253-9392 – Commission paritaire n° 3088 ADEP

N° 39 – Mai – Juin 1999

Dossier : Filiations et appartenances, Crises et remaniements.

- ◆ Filiations et appartenances dans la transmission de la psychanalyse : la création de la Société du Mercredi comme moment mytho-poétique, par René Kaës
- ◆ On ne naît pas femme, on le devient. Sexe et genre, ou la « filiation » du féminin, par Annik Houel
- ◆ Affiliations et pulsionnalité à la retraite : l'identité en crise, par Jean-Marc Talpin
- ◆ F.P.P. : Le mythe d'une fondation (suite), Vu du dedans, par Alain-Noël Henri

Aperçu

Perce du lien et quête identitaire dans le processus d'exclusion sociale, par Valérie Bertrand
Malaise des étudiants : comment intervenir à temps ? Par le Docteur Xavier Pommereau

Publications

Le lien social, interview de Michel Cornaton

N° 40 – Octobre – Novembre 1999

Dossier : Dysparentalités

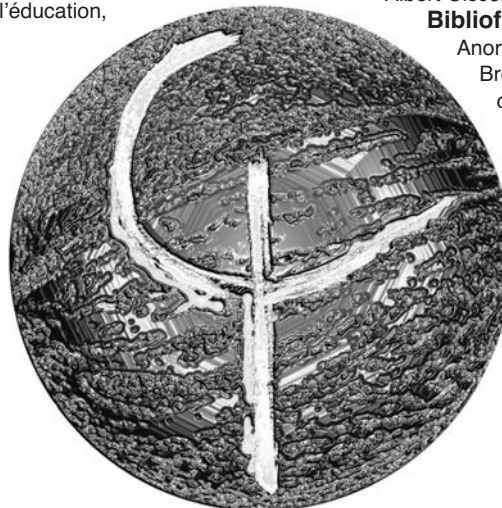
- ◆ Les défaillances parentales précoces. Problématique et prise en charge, par Maurice Berger
- ◆ Dysparentalité et enjeux psychiques du maternage, par Denis Mellier
- ◆ Répétitions transgénérationnelles des défaillances parentales. Quelques réflexions, par Albert Ciccone

Bibliofil

Anorexie - Boulimie.
Bref survol historico-clinique, par Nathalie Dumet

Publications

Le risque de l'étranger, interview de Jean Ménéchal



Le journal est en vente

dans les secrétariats de psychologie

– à Bron : 3ème cycle (salle 126 K), C.F.P. (salle 35 K), C.R.P.P.C. (salle 134 K)
– en centre ville : F.P.P. (salle 116 D, 16 quai C. Bernard, Lyon 7ème)